HAL open science

# Belle, M. A. et A. Echeverri (sous la direction de) Pour une interdisciplinarité réciproque

Comité Asesor, Francisco Vega Álvarez, Francis Requena, Nicolas Froeliger

**To cite this version:**

Comité Asesor, Francisco Vega Álvarez, Francis Requena, Nicolas Froeliger. Belle, M. A. et A. Echeverri (sous la direction de) Pour une interdisciplinarité réciproque. 2018, pp. 331-335. hal-03187077

**HAL Id: hal-03187077**

**https://hal.science/hal-03187077v1**

Submitted on 31 Mar 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BY-NC



# Belle, Marie-Alice y Echeverri, Alvaro (sous la direction de) (2017). *Pour une interdisciplinarité réciproque : recherches actuelles en traductologie.* Artois: Artois Presses Université, 208 pp.

**Nicolas Froeliger**
nf@eila.univ-paris-diderot.fr
Université Paris Diderot

Synoptique ? Presque. Disons au moins synthétique et englobant : ce sont les adjectifs qui viennent à l'esprit à la lecture de cet ouvrage dirigé par Marie-Alice Belle et Alvaro Echeverri et intitulé *Pour une interdisciplinarité réciproque : recherches actuelles en traductologie.* Ce n'était pas forcément une évidence pour un volume issu d'une journée d'étude tenue en mai 2012 au Canada : on aurait pu s'attendre à ce que la composante géographique se révèle déterminante dans les approches mises en oeuvre. Or, celle-ci ne l'est que secondairement, ce qui justifie au passage pleinement la publication de ce recueil par les décidément bien inspirées Artois Presses Université. Effectivement, on peut considérer que le provincialisme est une des maladies infantiles de la traductologie, discipline encore en devenir. Le problème est ici topologique autant que géographique : fait-on la même traductologie dans des lieux différents, et avec quelles délimitations pour le champ étudié ? Il faudrait pour avancer sur cette question acquérir, ce qui est extrêmement difficile, une vision synthétique de cette discipline, de son histoire, de ses courants, de ses enjeux, passés, présents et futurs... Tâche immense, vu la quantité de savoirs produits chaque année dans ce domaine. C'est pourtant l'ambition de ce recueil, et l'on peut estimer qu'à son échelle, il n'y parvient pas mal. Il réussit en outre à articuler, d'une part, une préoccupation théorique très large et, d'autre part, des applications et illustrations très précises – et donc très ciblées – au sein souvent de la même contribution. Ce sont deux excellentes raisons de se le procurer.

Mais qu'est-ce, d'abord, qu'une « interdisciplinarité réciproque » ? Marie-Alice Belle ( « Interdisciplinarité et réciprocité : mise en contexte théorique », pp. 7-15), dont l'introduction place la barre très haut, reprend ici les travaux de Klaus Kaindl pour observer que trois formes d'interdisciplinarité sont envisageables en traductologie : la première est « instrumentale ». Il s'agit d'importer des outils conceptuels au sein d'une discipline donnée, « afin d'enrichir sa démarche » la seconde forme est « impérialiste ». Dans ce cas, « une discipline impose ses modèles à une autre ». Enfin. Il existe un échange « réciproque », « où la mise en commun de ressources méthodologiques et théoriques résulte en un apport égal aux différentes disciplines en jeu » (p. 9). Ces aspects seront développés plus avant par Roch Duval (pp. 48-49). Le titre de cet ouvrage est en tout cas éloquent quant à la forme préférée par les auteurs, et dénote une préoccupation effectivement révélatrice et représentative des débats épistémologiques sur le statut de la traductologie depuis quelques décennies. Il s'agit donc de se placer « dans cette double optique d'ouverture méthodologique et critique

et de conscience des apports spécifiques de la traductologie comme discipline à part entière » (p. 9).

Ce sera fait deux parties, regroupant huit articles (outre l'introduction), enrichis, outre les habituels résumés et bibliographies des auteurs, d'un index thématique et d'un index des auteurs, le tout en 198 pages. Il faut au passage saluer le souci des responsables de la publication d'avoir fait en sorte à ce que tous les concepts abordés soient clairement définis, et toutes les citations en langue étrangère, en général l'anglais, soit traduites en français en note, ce qui rend l'ensemble extrêmement lisible.

Les trois contributions qui composent la partie I (*Aspects théoriques et méthodologiques*) prennent sensiblement la même forme d'amples développements théoriques, suivis d'une application pratique plus succincte. C'est d'abord Nayelli Castro ( « La méthode traductologique : un récit polyphonique », pp. 19-32) qui revient, et elle ne sera pas la seule, sur la cartographie de James Holmes, donc, et sur les apports de cet auteur. Il s'agit bel et bien de situer l'objet traductologique : « utopie disciplinaire » ou « utopie interdisciplinaire » (p. 21) ? La question, récurrente, est celle des outils méthodologiques et de leur provenance. Pour cette auteure, la principale question est celle du rattachement de l'*interdiscipline* traductologique, soit aux sciences positives, soit aux sciences humaines (p. 23). On observe ici, et c'est une des rares critiques que l'on peut faire ici, une tendance à se concentrer sur la traductologie canadienne, au moment où ces travaux ont été produits, c'est-à-dire en 2012. Ce qui conduit à faire l'impasse sur les tentatives de redéfinition topologique, comme a tenté de le faire, par exemple, Sonia Vandepitte entre-temps. Car le problème, en traductologie est bien que les métiers sur lesquels celle-ci se fonde, nous en reparlerons, sont en constante évolution – et que l'objet de nos recherches n'est donc pas fixe. Comment, dans ces conditions, l'outil de recherche le serait-il ? Toujours est-il qu'il importe de rechercher l'interdisciplinarité en évitant les tentations impérialistes. L'application de cet article va ensuite porter sur la traduction des textes philosophiques en espagnol. Et de montrer comment « les voies de l'histoire de la philosophie et de la sociologie s'articulent dans une perspective traductologique » (p. 29) l'objectif étant la mise en commun des savoirs.

C'est ensuite Roch Duval ( « La traductologie à la croisée des chemins : guide d'orientation », pp. 33-55) qui se pose la question de la « maturité conceptuelle » (pp. 34-35) du discours traductologique. À quel stade de développement scientifique celle-ci en est-elle ? L'auteur fait ici référence à Thomas Kuhn et cite les mannes de John Locke, pour en appeler à un « déblayage, ou encore [à un] ratissage conceptuel » (p. 35) qui semble effectivement de bon aloi. Suit un ample développement sur les divers zigzags qu'a connu la traductologie depuis le fameux « tournant culturel », qui doit son nom à Mary Snell-Hornby, dont l'apport est longuement étudié. On observe finalement une dichotomie entre ceux qui pensent qu'il est souhaitable de construire un édifice traductologique harmonieux et ceux pour lesquels une telle entreprise ne présente pas même un intérêt. Nimbée de pensée philosophique, notamment allemande, l'approche de cet article est finalement assez hégélienne : toute en retourne-

ments dialectiques. Le problème en devient vite terminologique : comment définir non plus la traductologie, mais, là aussi, la traduction, sachant que celle-ci renvoie, en pratique, nous l'avons vu, à un ensemble croissant et en pleine métamorphose de métiers ? Passionnant article, auquel, s'il fallait imaginer de faire un reproche, on pourrait rétorquer qu'il s'agit de traductologie pour les traductologues : qu'en est-il de l'observation des phénomènes concrets de ce que l'on peut considérer comme devant être couvert par cette discipline ? En d'autres termes, peut-on se contenter d'une approche métathéorique ? Et comme dans la contribution précédente, il y a hésitation dans le rattachement de la traductologie : entre sciences naturelles, dont l'objectif est d'expliquer, et sciences humaines dont l'objectif, est de comprendre (p. 45). Là encore, parmi d'autres candidats-termes, c'est celui d'interdiscipline qui s'impose. Le problème étant bel et bien qu'en traductologie, manque ce que Kant appelait le « point fixe » (p. 50) qui permettrait d'orienter la pensée – ou en tout cas de l'orienter plus aisément.

Chantal Gagnon pose alors la question de « La place de la traductologie en analyse des discours politiques » (pp. 57-72). Nous entrons donc plus directement dans le domaine appliqué. Avec une question : ceux qui analysent habituellement le discours politique ont-ils une quelconque connaissance de la traductologie, dans un contexte où les discours politiques en question sont bien souvent traduits ? La réponse est non, à quelques exceptions près, et c'est ce que déplore cette auteure : on reste dans l'interdisciplinarité impérialiste. Il y aurait pourtant beaucoup à faire, en s'inspirant notamment de travaux sur la traduction en milieu institutionnel, sur l'analyse des corpus traduits, en particulier dans les pays institutionnellement bilingues, comme le Canada (ou plurilingues, au demeurant, comme la Suisse ou la Belgique). Cet article se veut plus programmatique que les deux précédents : il formule des voeux. Et aussi des regrets, en particulier celui-ci : « en analyse des travaux politiques, on n'emprunte pas à la traductologie » (p. 67). Oui, il y a, et c'est légitime, chez les traductologues, un désir de reconnaissance.

Nous passons ensuite à la deuxième partie: *L'interdisciplinarité en traductologie : Pratiques « intégrées »*, plus ouvertement illustrative, on l'aura déduit. Cet ensemble est ouvert par Raúl Ernesto Colón Rodríguez ( « Desiderio Navarro et la traduction de la théorie critique russe à Cuba », pp. 75-94). Il s'agit en quelque sorte d'une biographie traductionnelle et traductologique de ce « polytraducteur » ayant 14 langues et un corpus de traduction immense à son actif, à Cuba entre les années 1960 et les années 2000. Nous sommes ici très proches d'un travail sociologique ou ethnographique, qui s'attache à montrer comment un intellectuel critique, par sa démarche et ses choix de traduction – en l'occurrence celui des auteurs à traiter en traduction – en vient progressivement à prendre part au débat politique, « avec une intentionnalité performative bien définie » (p. 78). Les outils conceptuels empruntés viennent principalement d'Edgar Morin, de Pierre Bourdieu et de Fernando Ortiz. Il est intéressant, notamment, de constater que la pensée postcoloniale s'applique ici « au néocolonialisme culturel exercé par l'empire soviétique à Cuba » (p. 86) et de découvrir une

trajectoire dans laquelle le personnage étudié entremêle l'acquisition d'une expertise sur le fond des sujets traités et celle d'une autre expertise en tant que traducteur, les deux se nourrissant mutuellement, dans un contexte politique que l'on ne saurait qualifier de propice.

C'est ensuite Cecilia Foglia ( « Théâtre, traduction et *déracimilation :* Marco Micone et l'expérience de l'écriture cathartique », pp. 95-112) qui se livre là aussi à une étude anthropologique, en explorant comment la traduction peut ouvrir « une voie inédite vers une nouvelle forme d'intégration socioculturelle » (p. 96) pour laquelle elle propose le néologisme de *déracimilation*. En suivant la trajectoire d'un auteur/traducteur, Italien immigré au Canada, nous découvrons en somme comment la traduction peut avoir une action thérapeutique et d'auto-analyse, la construction, ou la reconstruction d'une identité individuelle permettant *in fine* la reconstitution d'une identité sociale. Là aussi, le parcours est donc biographique et, à la lecture, il n'est pas facile de déterminer la part de la traduction et de la création dans les travaux de l'auteur considéré. Oeuvre utile, là encore, même si l'on aurait pu souhaiter que des exemples viennent donner davantage de chair au propos.

Des exemples, on en trouvera davantage chez Stéphanie Roesler ( « De la subjectivité dans le langage : la voix d'Yves Bonnefoy, traducteur de Hamlet », pp. 113-131). Celle-ci pose d'emblée une question tout à fait fondamentale en traduction littéraire : « Qu'entend-on exactement quand on parle de ''voix'', et plus précisément de la voix d'un auteur ou d'un traducteur ? » (p. 113). Et de tenter une réponse à travers les cinq traductions réalisées par Yves Bonnefoy du *Hamlet* de Shakespeare au cours de son existence. Quelle est la subjectivité qui s'exprime : celle de l'auteur ou celle du traducteur ? À travers quels écarts, quelle déviance, quel décalage ? Affaire de rythme et de poésie, répondra Bonnefoy, la traduction consistant « à articuler une réponse au poème original » (p. 122). Oui, poème, et non pièce de théâtre... Avec la tentation, chez Yves Bonnefoy, d'appuyer sa démarche sur des vérités générales contrastives quant aux différences entre le français et l'anglais, ce qui pose finalement en filigrane une question symétrique à celles qu'on peut trouver dans les deux contributions précédentes : les poètes, les auteurs qui traduisent sont-ils toujours les meilleurs théoriciens de la traduction (y compris la leur) ?

Le mode d'interdisciplinarité choisi ensuite par Chantale Marchand ( « De Bach à saint Jérôme : la cognition musicale et la cognition traductionnelle dans une optique interdisciplinaire de l'enseignement et de l'apprentissage », pp. 133-154) sera celui de l'analogie. L'auteure se place dans une perspective didactique, en posant, sujet éminemment contemporain, la question de l'acquisition d'une expertise et celle de la métacognition. Elle explore ensuite la façon dont l'apprentissage d'une pratique en traduction et en musique peuvent s'enrichir mutuellement. Et de fait, les traits communs entre les deux disciplines, tels que relevés par Chantale Marchand, apparaissent fort nombreux. Dans son étude des aspects métacognitifs, celle-ci se penche en particulier sur les manuels de traduction, et donne au passage de très bonnes idées pratiques au pédagogue. Deux interrogations, toutefois viennent à l'esprit : d'une part,

les formateurs sont-ils, dans la réalité, si friands de tels manuels ? Peut-être y aurait-il là des différences nationales à étudier. Et d'autre part, ne pourrait-on pas établir des analogies semblables avec et entre d'autres domaines, l'essentiel tenant aux aspects cognitifs ?

De même que Marie Belle avait ouvert ce recueil en en signant l'introduction, Álvaro Echeverri, qui a codirigé avec elle cet ouvrage, le clôturera : « Le discours sur la formation des traducteurs : au-delà des questions linguistiques, ou la quête de pertinence » (pp. 155-178). La préoccupation est ici sensiblement la même que lors du précédent article, avec une visée plus nettement métathéorique. Quelle est la part de la théorie, de l'empirisme (et de l'ignorance, serait-on tenté d'ajouter), dans la formation des traducteurs professionnels aujourd'hui ? Pour l'auteur, cet enseignement reste avant tout « de nature linguistique » (p. 157), même s'il existe des écarts d'un pays à l'autre. Le principal objet étudié par cet auteur est constitué, non plus par des manuels, mais par des articles sur la formation des traducteurs dans les encyclopédies ou les ouvrages de référence en traductologie. Et d'observer que traductologie et traduction sont ici, dans la salle de classe, en retard sur d'autres domaines, en particulier les sciences de l'éducation, et sur les exigences émanant du marché et dues aux évolutions rapides de la profession de traducteurs. Il y a à cela des raisons historiques et des explications liées à la sociologie des formateurs. On peut, sur ce point, se permettre de penser que l'Europe, avec le projet EMT (acronyme anglais de master européen en traduction) est peut-être mieux loti que le Canada dans ce domaine, mais cette hypothèse reste à vérifier. En tout état de cause, on s'accordera sur la nécessité d'une « coopération étroite entre les employeurs de traducteurs et les formateurs » (p. 170), afin de sortir de l'empirisme et du caractère individuel des pratiques de formation. L'auteur prône ici la recherche action, même si l'on peut aussi se poser la question de la comparaison des maquettes, des sondages auprès des étudiants et anciens étudiants, ou des échanges de bonnes pratiques, toutes opérations qui sont devenues assez courantes sur le vieux continent entre formations qui se veulent vraiment professionalisantes. L'auteur termine en tout état de cause sur une mise en garde : « la formation des traducteurs devra rester une affaire d'universitaires » (p. 174).

Au final, après avoir lu ces huit articles et cette introduction, on a l'impression de se trouver face à un ouvrage de fort bonne tenue qui permet de mieux penser la place de la traduction et de la traductologie dans un univers vaste, interagissant et en pleine évolution. Oui, l'interdisciplinarité est, d'abord, dans notre domaine, une réalité incontournable, et oui, il est possible de la mettre en pratique de manière réciproque. Beau travail, bel ouvrage.